

Patricia Barbé-de Gaulejac

Le *diable*  
s'habille  
en pourvois

Patricia Barbé-De Gaulejac

Le diable s'habille en pourvois

© Patricia Barbé-De Gaulejac, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5405-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon père,*

## AVANT-PROPOS

*Certains diront qu'un trauma est une mort en soi. Une part de soi sur laquelle plus rien ne pousse. Si par chance, un jour, la vie devrait reprendre, ce serait à côté. Ainsi, d'une infime racine, repartirait peut-être la vie. Un avant. Un après. Mais est-ce vraiment cela que l'on nomme résilience ?*

*N'y a-t-il pas pour les résilients quelque chose d'infiniment beau et vivant dans Tout ?*

*N'y a-t-il pas cette propension à percevoir au-delà du mal ?*

*N'y a-t-il pas cette faculté de recevoir au-delà du manque ?*

*N'y a-t-il pas cette possibilité d'imaginer au-delà du désert ?*

*Ce qui nous donne cette indéfinissable sensation d'être vivant et puissant malgré tout ? Quelle est cette force incroyable qui porte et qui se nourrit d'infimes couleurs, notes, musiques, saveurs, regards ? Des tas de choses très brèves mais sans lesquelles la vie n'aurait plus de sens ? La résilience versus bonheurs. Un match amical qui se joue au quotidien. Mon instinct, mes sens ont toujours pris plus de place que l'expression orale, le rationnel, la logique. C'est cette hypersensibilité qui m'a permis de rester vivante. De sentir qu'à l'intérieur les cordes vibraient. Parfois fébrilement. Parfois en grinçant. Parfois en cassant. Mais peu importe, elles ont vécu et vivent encore leur vie de corde. Dans toute expérience de vie, il y a du bon à prendre. Ce qui nous lie au vivant est partout. C'est souvent très éphémère, bref. Quelques secondes à peine qui peuvent faire changer le cours de l'histoire.*

*Cette hypersensibilité, redoutable alliée de la mémoire, arrive à transformer la fonction même de chacun de nos sens en un autre. En fermant les yeux, on voit. On touche en sentant. On goûte en voyant. On entend en touchant. Ce méli-mélo de sens est infiniment doux pour qui sait prendre le temps. Je fais partie de ceux, capable de reconnaître l'importance d'un fragment de seconde. Et de m'arrêter pour m'en saisir. Laisser vivre ma vraie nature.*

*Un procès, c'est une étendue qui s'ouvre. Incroyablement fertile. Une raison d'être, chevillée au corps. Car l'âme ne va pas sans lui.*

**Un procès, cela offre la possibilité de te garer.**

**En fait, c'est même une injonction.**

**Tu roules, roules, roules et subitement on t'interpelle afin que tu te ranges sur le côté. On t'oblige à arrêter cette course que tu mènes depuis toujours. À couper le moteur. À apprivoiser le silence de la salle d'audience. À baisser ta vitre et à tendre ce qui t'appartient. Sans trop savoir ce que la cour fera de tout cela. Sans savoir ce qui t'attend. Sans avoir conscience que tu le fais pour toi, même si on t'a largement invité à le faire. Sans avoir conscience que cette jolie structure que tu pensais solide, construite pour te protéger l'âme et le cœur, cette coquille solidifiée par les années va se fissurer. Sans savoir que le processus continu de ton développement personnel est arrivé à terme, entravé par la carapace trop rigide, conçue dès l'attentat. Sans savoir qu'il est l'heure de se séparer de cette enveloppe pour grandir et se réappartenir.**

*J'ouvre rarement ma porte aussi rapidement.*

*Mais là, je n'ai rien ouvert,  
le procès l'a soufflée d'un coup.*

*À Copernic, cet empêcheur de tourner rond*

Quand, je cherche une place pour me garer dans cette rue reconstruite, que l'évènement est toujours annoncé par une barrière, une plaque sur la façade, mes bras se jettent au cou d'une énorme farce. La fatalité explose de rire en plein Paris.

Tu n'en finis pas de manquer. Je regarde autour, comme si, du coin de la rue, tu allais surgir d'un chapeau de magicien.

Je m'étonne encore et toujours de chercher ton parfum sur une joue bien rasée. L'odeur du cuir de tes gants, mélangée à celle des Dunhill, à vouloir encore t'emprunter tes pulls et tes chemises. L'absence a déflagré mes souvenirs de jeune fille et mes rêves d'adolescente ont fondu sur un trottoir un plein Paris. Ce matin, au réveil, le son de Sydney Bechet, à la clarinette, a chahuté l'oubli. J'aurai tant aimé me blottir, tant hurler. Tant pleurer de te revoir. J'ai le sentiment de courir après le présent que je sais bien éphémère. Des cortèges de mots défilent quand on a plus le temps de faire semblant. Plus le temps de le prendre. C'est un luxe que je m'offre quand j'invite quiconque à le savourer. S'arrêter. Regarder. Respirer.

Est-ce plus facile de vivre la mort, que d'avancer lentement en regardant le vide se faire autour de soi ? Je n'ai pas encore trente ans et j'ai déjà peur d'avoir plus de temps que toi.

Paris perdit sa sève. Pari perdu s'achève. J'ai tout quitté pour me défaire de lui, de moi sans lui.

*Mai 1991.*



En mode trauma, le cerveau enclenche un fabuleux mécanisme. Il s'adapte, colle au terrain, sort ses quatre roues motrices pour traverser des pistes caillouteuses, lesquelles laissent place au risque d'enlissement dans une étendue infinie de sable. Il ne me reste que peu de choses de ce soir-là. Tout au plus des bribes, quelques images. À ce balcon du sixième étage, j'essaie d'imaginer la vie sans toi. Invraisemblable. Suis-je dans un mauvais rêve ? Même le vide n'est rien à côté du gouffre qui m'opprime.

Le soir-même, la famille-amie auprès de laquelle tu travaillais est venue nous soutenir Maman et moi. Je ne les connaissais qu'au travers toi. Tellement désolés, tellement attristés. Ils m'ont serrée si fort. S. m'a fait part du regret de son père de t'avoir laissé y aller. *Ne t'en veux pas s'il te plaît. Ni ton père, ni personne n'aurait dû être à sa place ce soir-là. C'est ainsi. C'est la vie. Le pire n'arrive pas toujours m'a-t-elle dit en souriant. Enfin... parfois quand même.*

Puis ce fut le temps des obsèques, temps dont nous fûmes dépossédés devant l'ampleur de l'évènement.

La basilique d'Argenteuil, d'ordinaire si grande, était pleine à craquer. Des tas de visages inconnus sur le parvis. Trop de mains à serrer. D'acteurs, nous devenions spectateurs de notre propre vie. Trop de figurants sur la scène de tournage. Tout nous échappait.

Au clap de fin, une fois l'agitation tassée, la vie reprit son cours pour tous. Excepté pour nous qui allions rester là, plantés sur le bas-côté, abasourdis par l'inconcevable. Pendant des mois, je vais me rendre sur ta tombe en essayant de me persuader que là-dessous, il n'y a rien, surtout pas toi.

Commencèrent alors les années de silence.

*Les vieilles photos se piquent avec le temps*